

La littérature post-duvalériste en Haïti

Joëlle Vitiello

Macalester College, St Paul (Minnesota)

La littérature haïtienne est une des plus riches littératures francophones.¹ Elle reflète l'histoire du pays: coloniale, patriotique, romantique.² Elle naît véritablement en tant que littérature nationale sous l'influence de la pensée indigéniste de Jean Price-Mars en 1928 lorsqu'il publie son livre *Ainsi parla l'oncle*. La littérature haïtienne est multiple bien sûr. Reflétant le choc violent des cultures africaines et européennes, elle est tissée des conflits linguistiques, culturels et politiques qui hantent le pays. Presque deux cents ans après l'indépendance d'Haïti, aux côtés d'une production en créole florissante, la littérature haïtienne continue d'apparaître en français. Si c'est sous l'occupation américaine (1915-1934) qu'elle se révéla véritablement en tant que littérature nationale capitale, la dictature de la famille Duvalier (1957-1986) provoqua un phénomène d'ubiquité. La littérature la plus connue du grand public, en dehors des classiques comme Jacques Roumain et Jacques-Stephen Alexis est souvent celle écrite par les écrivains de la diaspora: parmi eux, citons Jean Métellus, René Depestre, Emile Ollivier, Dany Laferrière, Marie Chauvet. Les initiés connaissent ceux qui sont restés en Haïti tel Frankétienne qui écrivit le premier roman en créole, *Dézafi* (1975). La littérature de la diaspora, sous le régime Duvalier, pouvait être plus ouvertement critique et politique. Elle s'avère aussi souvent nostalgique d'un pays perdu, idéalisé aussi. Par exemple, tandis que les premiers romans d'Emile Ollivier, écrits depuis Montréal, se déroulaient au pays natal, *Passages* (1991) est un roman de l'exil, plein de l'espoir provoqué par le départ des Duvalier; son dernier livre, *Les urnes scellées* (1995), ramène les protagonistes en Haïti, où le contact avec le pays réel est rude. Il en va de même pour les romans de Dany Laferrière, avec ses romans écrits depuis Montréal, puis Miami. Il dit d'ailleurs: "C'est ici, à Montréal que j'ai tenté pour la première fois d'écrire le roman que j'aurais aimé lire. Je suis né physiquement en Haïti mais je suis né comme écrivain à Montréal... Ce ne fut pas facile car j'avais l'impression de trahir Haïti (81)."³ Ses récits oscillent entre l'exil et l'île de sa jeunesse. *Pays sans chapeau*, son livre le plus récent, est en revanche un livre du retour. Ces retours se transforment chez les deux auteurs en va-et-vient potentiels. Ils ouvrent la porte sur la conséquence de l'exil: la permanence du déracinement et l'impossibilité de s'enraciner tant qu'on est dans l'attente de ce retour. La

période des douze dernières années voit donc naître, outre la production haïtienne par des auteurs nés en exil ou ayant grandi à l'étranger, une littérature de mouvements entre Haïti et l'extérieur, du moins en ce qui concerne les écrivains de la diaspora. Quant aux jeunes auteurs, tous nés sous le régime Duvalier, leur production rend compte d'expériences individuelles variées.

Je vais présenter brièvement l'oeuvre d'un jeune auteur: Lyonel Trouillot. C'est un poète né à Port-au-Prince en 1956, soit un an avant la prise du pouvoir par Duvalier. Il est aussi l'auteur de trois romans, *Les fous de Saint-Antoine* (tiré à mille exemplaires en 1989), *Le livre de Marie* (1993) et *La rue des pas perdus* (1996). Les trois livres ont été imprimés en Haïti. Il a participé à la création de l'Association des écrivains haïtiens avec des poètes et auteurs tels que Jan J. Dominique, Yanick Lahens, Georges Castera, Claude Pierre, Anthony Phelps, et Rodney Saint-Eloi entre autres. Ils se préoccupent tous d'assurer la relève des lettres haïtiennes, aussi bien en français qu'en créole et espèrent la fin de l'isolement des écrivains de l'île dû essentiellement à l'absence de maisons d'éditions et au silence de la critique en dehors de l'île comme le fait remarquer Léon-François Hoffmann dans *Littérature d'Haïti* (24).

Les trois romans de Trouillot sont ancrés dans la perspective des déshérités. *Les fous de Saint-Antoine*, comme les deux romans suivants, est placé sous le signe du carnavalesque. D'ailleurs, le sous-titre indique "Traversée rythmique," qui évoque la période du Carnaval avec le défilé des bandes raras dans les quartiers de la ville. Le protagoniste Antoine est en fait un personnage prétexte qui permet d'évoquer la chronique collective d'un quartier en proie à une sur-urbanisation, conséquence directe d'une politique de paupérisation des campagnes. Les personnages sont dépeints dans leur rapport au quartier: les commerçants, les anciens habitants du quartier qui se désespèrent des changements en train de se produire, la jeunesse et son manque d'espoir, et les amoureux déçus. Le style est spiraliq. Au-delà des éléments baroques propres au réalisme merveilleux latino-américain et antillais, les successions saccadées d'adjectifs ou de verbes enflent le rythme de la lecture. Masqué sous l'apparence de l'accumulation, c'est le manque qui se dévoile: "Le regard en arrière vers les flaques d'eau, les murs lézardés, les piétons en perpétuel état d'errance et d'urgence, arpenteurs de lieux sans issues en quête de quelque chose de précis et de vague, de fondamental et dérisoire, quelque chose qui aide à vivre, à attendre la mort, une robe de fillette pour un baptême, une paire de chaussures, des feuilles d'acacia, un flacon d'huile de palme." (68) L'excès n'indique ici que le manque, en creux. Il souligne aussi le baroque et le burlesque chez Trouillot. Ce sont des éléments narratologiques présents aussi chez Emile Ollivier en particulier ainsi que dans les oeuvres de Frankétienne et de Gérard Etienne. L'excès du flot des mots accuse l'aspect oral de l'écriture et exprime l'absurdité de la vie. L'utilisation de l'excès pour traduire son contraire et le mode baroque et burlesque pour exprimer que l'inacceptable de la misère est toujours présent, permettent à l'écrivain de faire des commentaires politiques. Dans *Les urnes scellées* d'Emile Ollivier (roman paru sept ans après *Les fous de Saint-Antoine*), le colonel Jean Phénot Morland, au nom pharmaceutique, "avait poussé cette passion de l'espionnage jusqu'à créer au Bureau

de la Police, un Département des rêves, l'institution la plus secrète et la plus redoutée du pays" (144). Chez Trouillot, c'est "le service météorologique" qui "avait promis du soleil pour la fête du Chef" (*Les fous*, 74). Par le biais de l'exagération, l'auteur indique que l'absurdité en général gouverne. Au-delà du commentaire politique, les romans de Trouillot sont également un commentaire sur l'écriture et le rôle politique de l'écriture. Dans ce sens-là, Trouillot se fait le griot, non plus des nobles, mais des déshérités. De ceux qui occupent les positions sociales les plus élevées, ce ne sont pas les exploits qu'il célèbre, mais les forfaits qu'il dénonce. Par exemple: "Avec les heures, la foule augmente, s'arrange, se discipline dans l'attente du cortège présidentiel. Le chef de la révolution jettera au passage des liasses de piastres pour lesquelles adultes et enfants se battront. [. . .] La générosité du chef de l'Etat fait toujours des victimes." (74)

Lorsque le soleil annoncé est remplacé par une tempête, cet événement incontrôlable est considéré comme un crime terroriste pour lequel il faut un coupable: "Et voilà qu'il souffle un vent nerveux, un vent rebelle plus fort qu'un boeuf, voilà qu'un vent fort, anarchiste, communiste même, menace de saccager la ville, de chasser le vent des rues." (75) Le savoir poétique de l'auteur trouve le responsable de cet affront:

S'il ne tenait qu'à lui [le président], il le [le météorologiste] ferait arrêter et Victor Hugo par la même occasion pour délit d'opinion, atteinte aux bonnes moeurs politiques et menace contre la Sûreté de l'Etat: «tout sur terre appartient aux princes, hormis les vents.» Le président ne peut encore bannir Hugo des salles de classe, mais il a formellement interdit au Ministre de l'Education nationale qu'on interroge les élèves sur cet auteur aux examens de fin d'études secondaires. (75)

L'absurdité permet au lecteur de prendre conscience du réel contrôle exercé par le chef de l'Etat tout en indiquant que précisément certaines choses sont ingouvernables, la créativité poétique en particulier, et que les poètes sont capables de reconnaître précisément où se niche la liberté. Plus encore, ils l'indiquent aux autres. L'écriture joue donc le rôle de guide et indique les subversions. Le vent, la nuit, les étoiles, et le chant permettent le rêve au milieu de la pauvreté et de la violence quotidienne. Ces aspects se retrouvent dans les deux romans suivants de Trouillot.

Le livre de Marie est le plus explicite quant au commentaire littéraire. Le titre indique l'ambiguïté: s'agit-il du livre dont Marie est l'objet ou celui dont elle est l'auteure? Cette histoire commence comme un conte raconté pour une veillée, avec la formule "En vérité je vous le dis... Ainsi dit-elle." (9) Il s'agit de l'histoire d'une haine de la part d'une mère envers sa fille et de l'amour que celle-ci lui renvoie. La tempête cette fois-ci accompagne un événement qui ne peut être retenu que comme légendaire, la naissance de Marie. Le tout se produit sur fond de guerre civile entre le Nord et le Sud, comme si se rejouait la période la période fratricide qui divisa le pays à la suite de l'assassinat de Jean-Jacques Dessalines, le

leader de l'indépendance, entre les partisans de Pétion et ceux du roi Christophe, bien que des références à certains types de musique interdits fassent directement référence au régime Duvalier,⁴ autant qu'à l'interdiction des pratiques vaudoues sous les deux dirigeants de la post-indépendance immédiate, ainsi que les conflits entre mulâtres et noirs. Dans ce texte, si l'auteur demeure bien le maître de l'écriture, le narrateur-écrivain intervient à plusieurs reprises dans le récit et est régulièrement délogé par le personnage de Marie. Celle-ci, soumise à la fois aux brutalités de sa mère et aux quatre volontés du narrateur, représente le fruit de l'île violente et occupe la position de synecdoche de la ville détestée, la capitale, aux yeux de sa mère. Le narrateur quant à lui s'adresse reproches et félicitations selon le développement qu'il attribue à ses personnages. La mère, Amélia, abusée, vit sa maternité comme un viol "de l'intérieur" et "elle ne se remet jamais de ce passage subi, de cette blessure qui jamais ne se referma." (67) La permanence du corps blessé peut représenter la mère Afrique enlevée et saignée pour échouer de l'autre côté de l'océan et accoucher d'un pays en proie à la haine. Une des dernières phrases de Marie prend une dimension poignante si l'on songe que le livre a paru en 1993, soit pendant le dernier coup d'état (1991-94): "Le livre de Marie sera une prophétie, un chant, l'apocalypse ou la genèse, le parler de la joie ou de la déchéance, mais ce ne sera point un roman." (97) Cependant, Marie annonce une autre époque où l'espoir ne perd pas prise: "... et plus rien ne ralentira la montée des peuples de la montagne vers les sommets d'aurore et de partage, et les peuples de la côte retrouveront leurs chants." (98) Ce récit à voix multiples est une allégorie de l'île et de son histoire. Cette allégorie, exprimée par le biais d'une écriture spirallique, excessive et violente, tout en demeurant poétique, permet à l'auteur d'exprimer des commentaires sur les événements politiques qui sont contemporains de l'écriture de son récit. En inscrivant la haine de la mère et l'amour-espoir de la fille sur fond d'une guerre civile indéterminée, qui renvoie à la genèse du pays, Trouillot permet le rapprochement avec des événements plus récents, bien que ces derniers ne soient pas nommés directement. La menace entoure le texte tout autant qu'elle l'engendre.

Son dernier roman, *Rue des pas perdus*, commence comme *Le livre de Marie*: "par un grand coup de vent." (7) Cette pratique de l'intertextualité interne aux autres textes de Trouillot est explicite: "Toutes nos histoires commencent par des coups de vent comme en un tourbillon de légendes paresseuses. Amoncellement d'oiseaux oisifs, nous sommes les nains du mémorable, les meilleurs artisans de la contre-façon." (7) Si l'allusion au vent renvoie renvoie au livre de Marie, celle aux oiseaux renvoie à l'image du "pigeon blanc" qui symbolise le rêve, et qui est ici associée à la mort du protagoniste, Antoine. *Rue des pas perdus* commence est un récit fragmenté, polyphonique, de plusieurs personnages anonymes racontant leur "nuit de l'abomination," une nuit de confrontation entre les partisans du Prophète de ce qui reste de l'armée du Grand Dictateur Décédé Vivant-Eternellement. Tandis que les deux personnages en opposition (et qui demeurent abstraits dans le texte) rappellent les figures de Jean-Bertrand Aristide et de Duvalier, les deux leaders incarnent une certaine idée de la violence quasiment interchangeable, bien que dans l'ensemble les personnages soient plutôt du côté du Prophète.

A nouveau, Trouillot indique qu'il n'idéalise pas l'espoir d'un monde nouveau, mais plutôt exprime une sorte de palimpseste infini autour d'une histoire qui ne cesse de se répéter: "A trente ans d'écart, même langage et même défroque," (109) commente un personnage au sujet du Prophète. Les voix anonymes évoquent des types également: une patronne de maison de prostitution, un chauffeur de taxi, un employé des postes amoureux, un enfant de la rue, un fou. Ce livre qui tait le nom d'événements réels est tout entier centré sur la terreur. Deux types de peur co-existent dans ce roman: la peur de la violence et la peur qu'au petit matin, il y aura eu un changement de pouvoir sans que rien ne change véritablement. En choisissant une palette de personnages différents, qui survivent à cette nuit, certains y gagnant quelque chose, d'autres y perdant, Trouillot dévoile leurs peurs quotidiennes et leur capacité de survivre au danger immédiat. A nouveau, l'auteur nous rappelle que l'histoire et l'Histoire ne font souvent qu'un en Haïti et que l'Histoire du pays se propagera en devenant une histoire. Un personnage à l'abri, qui bénéficie d'une sécurité toute relative, met en question la différence entre vérité et fiction, réalité et fiction, et entre histoire et mémoire: "N'était réelle que cette horreur à laquelle nous n'avions participé que par oui-dire, mais qui constituerait désormais la grande référence de nos vies. Au fait, quels qu'aient pu être nos projets, nos espérances, nos illusions, les grands repères de nos vies n'avaient toujours été que de semblables horreurs." (75)

Cette "nuit de l'abomination," bien qu'elle ne soit pas datée, ressemble à de nombreuses nuits similaires dans la vie des Haïtiens. A nouveau, Trouillot se fait le chantre de la collectivité. La fiction pour lui est une contre-histoire en même temps qu'elle se fait méta-histoire. Même si l'acte de création peut paraître dérisoire face à l'oppression et à la brutalité, c'est un geste à la fois d'opposition et de résistance nécessaire. Tout comme un des personnages le signale au sujet de l'acte d'amour durant cette nuit cataclysmique: "Nous avons fait l'amour cette nuit-là. Il importe que nous l'ayons fait. Pour opposer à la mort le défi d'une contre-histoire. Un petit mépris sans relief qui n'a certes rien d'exemplaire, mais sur lequel personne ne viendrait construire une geôle, une loi, un pouvoir." (109) De même, il importe d'écrire en toute circonstance, contre l'histoire, mais aussi sur l'histoire, contre la peur, mais aussi sur la peur, et surtout sur le rôle de l'écriture qui porte en elle des remèdes. Marie Chauvet le prescrivait déjà dans *Rapaces* lorsqu'elle accordait au manuscrit du poète Michel une vie au-delà de la sienne et le pouvoir de disséminer et de transmettre une H/histoire oppositionnelle à celle de l'état.

Lyonel Trouillot est une figure importante de la littérature haïtienne contemporaine, tout comme Jan J. Dominique et Yanick Lahens par exemple, qui traitent l'histoire avec leur style propre, très différent de celui de Trouillot. Tous les textes écrits depuis l'intérieur laissent entrevoir que l'écriture haïtienne demeure sous la menace potentielle de pouvoirs totalitaires, ce qui exige des auteurs une créativité à la fois accablante et providentielle, leur permettant d'inventer leur propre langage, distinct des textes de la diaspora qu'ils soient écrits en français, en anglais ou en espagnol. Ecrire à partir de l'isolement dans lequel ils sont maintenus faute de moyens économiques et de leurs difficultés à être diffusés, faute de réception critique

également, exige aussi du courage, ce dont ils ne manquent pas si l'on se fie à leurs textes.

Notes

¹ Voir Léon-François Hoffmann citant Edmund Wilson dans *Littérature d'Haïti* 23.

² Voir Hoffmann, 23.

³ "Je suis né comme écrivain à Montréal," propos recueillis par Hélène Marcotte, *Québec français* Numéro 1990 (Automne 1990): 80-83.

⁴ Voir l'article de Fernando Gonzales, "Misik rasin: rhythm and roots of Haiti," *The Herald*. April 10, 1994 et Gerdès Fleurant, "The Song of Freedom: Vodun, Conscientization and Popular Culture in Haiti," *Journal of Haitian Studies* Vol. 2, N° 2 (automne 1996): 115-30.

Bibliographie

- Fleurant, Gerdès. "The Song of Freedom: Vodun, Conscientization, and Popular Culture in Haiti." *Journal of Haitian Studies* Vol. 2, No 2. Automne 1996: 115-30.
- Frankétienne. *Dézafi*. Port-au-Prince: Imprimerie Henri Deschamps, 1975.
- Gonzales, Fernando. "Mizik rasin: rhythm and roots in Haïti." *The Herald*. April 10, 1994.
- Hoffmann, Léon-François. *Littérature d'Haïti*. Vanves: EDICEF/AUPELF, 1995.
- Laferrière, Dany. "Je suis né comme écrivain à Montréal." Propos recueillis par Marcotte, Hélène. *Québec français*. Automne 1990: 80-83.
- _____. *Pays sans chapeau*. Outremont (Québec): Lanctôt Editeur, 1996.
- Ollivier, Emile. *Passages*. Montréal: L'Hexagone, 1991.
- _____. *Les urnes scellées*. Paris: Albin Michel, 1995.
- Price-Mars, Jean. *Ainsi parla l'oncle*. Présentation de Robert Cornevin. Montréal: Léméac, 1973 [1928].
- Trouillot, Lyonel. *Les fous de Saint-Antoine*. Port-au-Prince: Imprimerie Henri Deschamps, 1989.
- _____. *Le livre de Marie*. Haïti: Editions Mémoire, 1993.
- _____. *Rue des pas perdus*. Port-au-Prince: Editions Mémoire, 1996.